

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

AP
215
015

G A S

L E



C O N.

Sans crainte, sans soucis, je ris, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et m'en blâmera-t-on ?

C'est moi qui déridant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot apaise la colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

Vol. I.

QUÉBEC, 3 MARS, 1858.

No. 1.

Prospectus du "Gascon."

I.

QUAND pour la première fois une feuille quelconque s'adresse à un public instruit et éclairé, et qui est en état par conséquent de le juger, ceux qui parlent en son nom doivent naturellement s'attendre à un accueil différencié selon l'impression de chacun. En effet, les journaux, à quelque couleur qu'ils appartiennent ne voient d'abord dans celui qui l'annonce qu'un nouveau venu qu'on doit recevoir avec toutes les marques de la bienveillance; mais à peine lui a-t-on souhaité la bienvenue de rigueur, qu'aussitôt chacun l'observe, chacun le toise; ses premières paroles sont écoutées avec attention, puis à peine a-t-il manifesté quelque désir de se ranger sous un drapeau quelconque, à peine a-t-il choisi celui de sa prédilection, qu'aussitôt l'opinion se dessine: il comprend qu'il a des adversaires et des amis, il les distingue, il les reconnaît, et c'est alors qu'il commence à prendre vraiment sa place dans le journalisme pour partager avec ses confrères les faveurs du public.

Lecteur bienveillant, il s'agit aujourd'hui d'une petite feuille qui veut contribuer, elle aussi, à te distraire un peu. Mais tu vas sans doute te récrier et nous dire de ta voix la plus aigre qu'il y a déjà bien assez de ces jouteurs qui se livrent tous les jours des combats à mort dans une grande arène qui s'appelle la Presse, et cela en dépit de ton ennui. Tout doux, monsieur le lecteur! Un peu de bienveillance, et surtout écoute-moi:

Jé m'appelle "Gascon," ça veut dire drôle, farceur, Roger-Bontemps. Cela te plaît-il? maintenant je te donne à conclure, avec un nom aussi pacifique et aussi drôle

je puis raisonnablement entrer en lutte avec ces grands géants de la Presse; si, avec cette figure joviale propre à un Gascon, je puis affronter ces regards farouches..... Ah! j'en tremble!..... Que penses-tu de moi à présent? N'est-ce pas, malin lecteur, que tu t'étais trop pressé de me juger?

II.

Le lecteur est impatient, je le vois. Je me suis nommé, c'est vrai: et quand on connaît le nom d'un individu, c'est beaucoup, c'est encore vrai. J'ai dit ce que je ne serais pas, c'est authentique, mais il reste à savoir ce que je serai. Nous y voilà:

D'après ce que j'ai dit en forme de prélude le même malin lecteur ne pourra deviner ce que je veux être, mais je vais lui faire apologie pour l'avoir induit en erreur, en deux mots: Quand on se fait recevoir dans un salon avec l'intention de faire rire les autres, on ne commence pas par hasarder une plaisanterie ou un colifichet, n'est-ce pas? Cela ne serait pas convenable. D'accord, maintenant, au milieu d'un peuple sérieux comme celui de Québec, je me serais bien gardé, moi, tout gascon que je suis, de parler primo le langage de la plaisanterie: c'était mieux de débiter gravement pour finir en gascon. Mais tu avoueras, lecteur, que ma période sérieuse n'a pas été longue à perte d'haleine, et que je parais m'étendre bien plus longuement sur la période gasconne.

D'après tout cela tu peux conclure que je serai vraiment gascon et toujours gascon.

III.

MAIS encore une question. C'est toujours ce lecteur importun qui m'interpelle; "Tu m'as déjà dit bien des choses, mais je ne vois pas encore, mon gascon, si tu prétends revêtir un habit de la couleur de notre beau ciel, ou le teindre d'écarlate, ou bien encore

si tu veux attendre la saison des fleurs pour mettre à ta boutonnière une pensée délicate, ou un lilas odorant."

Voilà bien des métaphores, et je vois surtout que tu veux me séduire par le dernier trait. Il faut avouer qu'un habit bleu ou rouge serait un peu éclatant, et je t'assure, lecteur, qu'un gascon ne s'en pavanerait pas pour marcher dans les rues de Québec, bien qu'une pensée ou un lilas ne déparerait pas sa boutonnière. Mais le "Gascon" joue sur les mots, et quant à sa politesse, la voilà: Il veut rire, faire rire les autres, rire de tout ce qui est ridicule partout où il se trouve, et je ne sache pas que le rire, le franc rire, ait une couleur quelconque: du moins tous ceux qui ont traité cette matière n'ont jamais découvert dans ce bel attribut de l'humanité la moindre couleur: ce qui fait que "le Gascon," ne voulant pas en établir une nouvelle espèce, et croyant de plus que ce n'est pas son affaire que de prendre un parti comme les grands Papas de la Presse, se contentera de rire; mais en revanche, il rira souvent à gorge déployée, et pourvu qu'il ne soit jamais réduit à rire jaune, c'est tout ce qu'il demande.

Cela te va-t-il lecteur?

IV.

MAINTENANT, lecteur, laisse le Gascon faire encore une de ses belles périodes sérieuses pour traiter une question qui est très grave, celle-là. On sait que dans les limites de notre bonne ville il existe certain petit journal appelé Fantastique, qui rit et qui fait rire depuis deux mois à peu-près. Or, le lecteur va nous demander si dans cette naissance inattendue du "Gascon" il n'y a pas un petit esprit de rivalité, et de plus si le Fantastique lui-même va nous faire un bon accueil ou une grimace impolie. Nous pou-

Le Gascon.

QUÉBEC, 3 MARS, 1858.

Les Collaborateurs du "Gascon."

Les collaborateurs du "Gascon" sont tous des gascons qui ne sont ni jeunes, ni vieux, ni pauvres, ni riches, qui n'ont pas un sol et qui vivent en seigneurs; qui n'ont aucune vocation, aucun métier, et qui, cependant, ont une terrible besogne, puisqu'il faut vous plaire, lecteurs. Ce sont des gens qui n'ont ni rang, ni fortune, et qui, cependant, sont célèbres, enfin, ils ne sont rien moins que les Mousquetaires d'Alexandre Dumas. Comme eux, ils sont forts et ne craignent rien, si ce n'est la publicité de leurs noms (vous voyez comme ils sont braves!!!) ainsi, lecteurs, n'allez pas chercher qui nous sommes; on vous le demandera à vous-même et vous perdrez votre temps, car nos gascons à nous sont la discrétion même.

Notre profession de foi la voici: nous tiendrons à nos opinions jusqu'à ce qu'on nous ait convaincu du contraire, et mordoux, les gascons sont difficiles à convaincre; nous ne serons ni rouge, ni bleu, ni cleargrit, par une bonne raison, nous n'aimons pas le rouge parce qu'il est trop brillant, le bleu parce qu'il est trop *fantasque* pour une couleur aussi modeste, et nous haïssons les cleargrits parce qu'ils enfantaient le régime de la terreur, sinon celui de la folie, qui est aussi à craindre que le premier. Nous sommes ce que nous sommes, et nous serons toujours gascons.

Pour satisfaire les curieux nous allons donner en peu de mots le portrait de l'un de nous. Imaginez-vous, lecteurs, un homme de vingt-cinq à trente ans, cheveux noirs, nez aquilin, oeil vif et brillant, favoris plus bruns que noirs, moustache fine relevée à la militaire, et vous aurez un spécimen des gascons-rédacteurs. Voilà pour le physique. Quand au moral, esprit pénétrant et subtil, volonté forte et raide contre les évènements, un peu entêté, mais cependant qui sait se rendre aux raisonnements. A présent, les curieux qui désireront connaître nos noms devront étudier la physiologie pour pouvoir deviner à ces traits ce qu'ils cherchent à savoir.

N. B.—Le "Gascon" ne cherchera noise à personne en particulier, mais il saura défendre sa peau si on cherche à la trouver.

Nous nous engageons aujourd'hui à donner à nos lecteurs, dans chaque numéro de notre

vous répondre à la première de ces questions; la seconde ne nous regarde pas: c'est au *Fantasque* à y voir.

"Le Gascon" n'a que de la bienveillance pour son aîné, et il ne croit pas que les destinées soient cruelles au point de faire de la naissance du "Gascon" le malheur du "Fantasque." Ce nouveau-né entend vivre en même temps que "le Fantasque," et il l'espère de tout son cœur. Tout le monde comprendra que puisque Montréal possède deux journaux *plaisants*, et cela sans que leur tempérament respectif en souffre, la vieille métropole, la ville de Champlain peut bien, elle aussi, laisser vivre dans son enceinte deux *farceurs* de journaux: n'est-ce pas correct?

Maintenant qu'il soit entendu que "le Gascon" ne s'engage nullement; pour cela, à passer par-dessus ce que "le Fantasque" pourrait offrir de ridicule, pour la bonne raison qu'il a de temps en temps, lui, "le Fantasque," son côté faible. Cela dit, nous le saluons cordialement, espérant que l'accueil qu'il nous fera sera aussi bienveillant que nos intentions à son égard.

V

Notre profession de foi terminée, nous attendons avec confiance que le public nous ait jugés, certains que le degré de patronage qu'il nous accordera se mesurera sur le jugement qu'il aura porté de nous.

"Le Gascon" présent est un *gascon* né en Canada; il a conservé toutes les bonnes qualités de ses pères, sans prendre leurs défauts. On sait que les *gascons* ont ordinairement un certain air de forfanterie qui est passé en proverbe. "Le Gascon" que nous offrons au public a surtout horreur de la forfanterie: il s'efforcera donc d'être modeste.

Quant à ses *rédacteurs*, il est entendu que leur nom ne doit pas être connu du public. Qu'il suffise de dire que ce sont *quelques gascons* qui viendront tour-à-tour égayer les lecteurs.

Le langage du "Gascon" sera celui qui convient à la bonne plaisanterie: c'est assez dire que sans craindre de lancer les traits de son ironie, il restera toujours dans les bornes convenables, et qu'il ne fera pas violence à la belle langue française pour trouver des expressions plus propres, peut-être, à abattre un adversaire, mais qui ne conviennent pas à un véritable sel français.

Public, tu es le juge: au pied de ton suprême tribunal, un *gascon* attend ton jugement, si tu veux le condamner, attends du moins les preuves qu'il veut te donner.

feuille, une petite chronique ou revue parlementaire. Bien que nos sénateurs soient pour la plupart très-peu *intéressants* (physiquement, bien entendu) voir même très *prosaïques*, il ne faut pas cependant s'imaginer qu'ils ne vaillent pas la peine qu'on en dise quelques mots: tout au contraire, l'immense autorité qu'ils ont entre les mains, le tort et le bien qu'ils peuvent faire à notre province, je dirai même *l'argent public* qu'ils ne se gênent pas quelquefois de dépenser en paroles inutiles, leur donnent bien certainement droit à quelques minutes d'attention de notre part.

Ainsi donc, Délégués du peuple canadien, Arbitres de sa destinée, à votre poste! Voilà que les combats vont commencer. Qu'une même pensée de patriotisme vous anime tous au souvenir de nos gloires et à la responsabilité qui pèse sur vous! Combattez hardiment! Si quelquefois le Gascon s'amuse à vous badiner sur votre maladresse à riposter aux bottes qui vous seront poussées, ne perdez pas courage pour cela: intrépides comme des lions, prudents comme des serpents, vous mériterez bien de la patrie, et vous aurez l'appui du Gascon. En avant donc! La nation vous regarde avec anxiété.

Chronique parlementaire.

Nos députés ont commencé leur *besogne* Jeudi dernier, en faisant choix d'un *orateur* ou *parleur* (pour traduire l'expression anglaise.) Ce choix est tombé sur le fortuné M. Smith, le membre de Frontenac, qui va désormais s'asseoir dans la grande chaise, pour être condamné à écouter les autres (il s'appelle pourtant M. l'orateur!) et à crier *ordez* quand les députés prendront leurs ébats. Si nous avons bonne mémoire, M. Smith est un *gentleman* tout-à-fait propre par son physique à remplir le poste *élevé* (en hauteur) où on l'a placé. D'abord il a l'air tout-à-fait grave, et ne faut-il pas l'être pour se soumettre au *silence* obligé des *orateurs* (encore une fois, quelle anomalie!) Ensuite M. Smith a un timbre de voix qui le fera entendre des quatre coins de l'enceinte parlementaire, pour ne pas dire plus.

Le choix est donc judicieux, à l'avis du *Gascon*.

Le lendemain de cette première séance, le Gouverneur-général a prononcé, en présence des deux Chambres, son discours *gubernatorial*. Nous y avons remarqué trois choses: 1. Il est comme tous ces genres de discours: assez diffus; 2. Il ne parle pas de la nouvelle Capitale: en a-t-il honte?.....; 3. Chose étonnante! il exprima l'espoir de

voir le Grand Tronc se contenter de ce qu'on lui a déjà donné. Si cet espoir se réalise, nous nous engageons pour l'avenir à ne prendre aucune autre voie, dans nos voyages, que celle du Grand Tronc. Est-ce assez généreux, comme cela ?

Nous donnerons à chaque numéro une chronique parlementaire, comme nous le promettons ailleurs.

Un décès.

« La Guêpe » de Montréal annonce le décès de « Polichinelle, » son confrère, et prononce à cette occasion un oraison funèbre qui n'est pas flatteur pour le trépassé. Si *Polichinelle* est vraiment mort et enterré, nous regrettons qu'il soit mort presque au moment de la naissance du *Gascon* ; s'il n'est qu'évanoui, et s'il doit renaître avec le printemps, nous espérons pouvoir bientôt être en état de le mieux juger.

Les Lectures et les Lecteurs.

Personne peut-être n'est plus ami que nous des soirées littéraires, et en particulier des lectures publiques : rien n'est plus propre à introduire dans notre population le goût des choses littéraires que ces assemblées où l'on écoute dans un religieux silence les paroles d'un orateur qui sait intéresser son auditoire. Voilà pour les lectures.

Quant aux lecteurs, le *Gascon* ne promet pas d'être aussi conciliant. Cet hiver surtout, où les lectures et les lecteurs n'ont pas manqué, il a en occasion de faire certaines remarques qu'il lui tardait de mettre au jour.

Le *Gascon* distingue quatre espèces de lecteurs, savoir :

1. Les bons lecteurs (chose rare, hélas !)
 2. Ceux qui seraient bons lecteurs, n'étaient une certaine manie qui les empêche de percevoir de la présence des Dames :
 3. Les mauvais lecteurs : dans cette catégorie nous rangerons les ennuyeux, les incapables, les excentriques, etc., tous ceux qui n'ont pas le don de se connaître, et sont pris de la fureur d'écrire et de parler.
 4. Les plagiaires : pour ces derniers le public en fait justice tôt ou tard.
- Si tout le monde *lecturait* à la De Fenouillet, le *Gascon* n'aurait pas à se plaindre : mais il n'en peut être ainsi. Puisque dans le beau siècle de Louis XIV, il y avait des Pradon à côté des Racine, l'on doit certes s'attendre à ce que dans ce siècle, où l'on relève bien loin les lettres et les amis des lettres, il y ait aussi des disparités, cela

se conçoit, et le *Gascon* consent à se laisser apaiser sur ce point. Mais jamais on ne pourra l'empêcher de s'indigner contre ceux que nous avons compris dans notre seconde catégorie : pour ceux-là, il est loisible à chacun de leur prêter de bons motifs, mais le *Gascon* ne sera pas charitable à ce point.

La Cite d'Outaouais.

LIEU DE RÉPÉTENCE ET DE REPOS.

Tous les journaux se sont occupés depuis quelque temps de la découverte à jamais célèbre d'un nouvel *oasis* au fond du désert. Tous en ont parlé, et nous pensons qu'ils en parleront longtemps encore. Le *Gascon* qui ne veut pas rester en arrière, ne peut pas s'empêcher d'en dire quelques mots dès sa naissance. Car, vous le savez tous, lecteurs, le *Gascon* est un drôle de personnage qui parle en naissant. Or, voici ce qu'il veut vous en dire.

Faire une découverte telle qu'on vient d'en faire une en Angleterre l'automne dernier, exige assurément beaucoup d'habileté ; car, pénétrer si avant dans un pays peu connu, et surtout y trouver un *asile si propre* à servir de camp où notre Parlement-ambulant va enfin faire halte ; c'est vraiment là de l'habileté ! Aussi, a-t-on eu recours à l'Angleterre pour faire une si étonnante découverte.

À Toronto, chacun plaidait pour le clocher de sa paroisse, chacun se croyait le plus habile, mais pardon Qu'importe, faites des efforts, faites-en encore, faites-en toujours ; car tels efforts tels succès.

On en a fait de toute façon, on a traversé l'Atlantique, parcouru l'Angleterre, visité Londres, etc., etc. Enfin, voilà que cette métropole de l'Empire-Britannique nous a trouvé ces génies rares et uniques dans leur espèce, qui n'enfantent que des merveilles.

Toutefois, on dit qu'il a fallu réfléchir longtemps, tourner et retourner le compas, fixer la boussole, examiner tous les points, les mesurer, enfin choisir ! Et vous savez quel choix ! Dans ce lieu la solitude la plus profonde, le silence du désert, tout concourt à former un *cloître parlementaire*, dont l'avenir doit offrir de grandes espérances. Oui, députés des Canadas, c'est là que vous irez réfléchir sur la faute toute innocente sans doute, de vous être donné des juges. Vous n'avez pas voulu agir de concert, vous voilà forcés maintenant de faire pénitence ensemble. Fatigués de conduire sans cesse votre *caravane* de ville-en-ville, vous avez demandé un *oasis*, comme l'Africain altéré qui

coure sur les sables brûlants du désert. Do loin, il entrevoit un site riant, une onde fraîche : il va s'y désalterer, et peut-être s'y reposera-t-il quelque temps pour reprendre aussitôt la route du désert. Pour lui, il ne va pas devant l'auguste *Chambre des Communes* pour savoir si mieux lui vaudrait fixer sa demeure ici ou là, sur cet *oasis* ou sur cet autre. Non, il la choisit lui-même, et, de peur qu'elle ne lui déplaît un jour, il a soin de ne pas s'y attacher pour n'en plus sortir.

Peut-être aussi, vous, héroïques défenseurs de notre nationalité ! peut-être regretterez-vous un jour votre *caravane* : vous voudrez courir *d'oasis en oasis*, mais non, le cloître est là !

Vous avez dû remarquer, lecteurs, ce que pense le *Gascon* sur cette invention toute récente. Eh bien ! tout le monde ne pense pas comme lui. Le *Canadien* surtout (ce qui n'est pas étonnant) a paru prendre cela avec une résignation toute chrétienne. C'est excellent. Mais qu'en dise ce qui voudra le *Canadien*, le *Gascon* trouve ce choix ridicule et nullement capable de lui inspirer ni pitié, ni résignation.

Des ruines, ce sont des Souvenirs.

Déjà, suivant l'ordre qui en est venu de Toronto, on a commencé à démolir les ruines du vieux Parlement : on sait que la Corporation de Québec les a achetées moyennant £25. A-t-on voulu, par ce trafic, insulter à l'humiliation de l'ancienne métropole, ou bien a-t-on simplement voulu faire la charité à notre Conseil Municipal ? Quelqu'ait été l'intention, ce singulier marché doit éveiller en nous un sentiment pénible, et ce sentiment doit s'accroître aujourd'hui que les ouvriers des acheteurs ont commencé leur œuvre : oui, à l'heure qu'il est, on s'empresse d'enlever les dernières pierres d'un édifice où si souvent Québec a vu défendre ses droits, on les transporte ailleurs ; bientôt on vendra l'emplacement, et de nouvelles constructions s'élèveront sur les lieux où fut notre Parlement ! Vous que la misère poursuit, allez démolir ces vieilles murailles qui sont pour nous des souvenirs, mais en les arrachant du sol, montrez quelque regret pour le dernier monument de la prééminence de Québec !

Pendant qu'ici on démolit, là bas, bien loin, au milieu des forêts, on construit : ici en effet, on a perdu la partie, et là bas on triomphe !

☞ Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de M. Lamoureux, imprimeur. Pour les ouvrages de goût et de

fantaisie, il est difficile de trouver mieux et à meilleur marché. La promptitude qu'il met à servir ceux qui veulent l'honorer de leur patronage lui attirera, nous en sommes sûrs, grand nombre d'autres personnes.

Causeries.

Vous savez, amis lecteurs, que les Yankees ne sont pas gênés (pour causer familièrement,) non pas seulement dans leurs actions mais encore dans leurs paroles. Ils vous posent même quelquefois des paradoxes avec une liberté, un sérieux si étonnant qu'ils pourraient en faire prendre au plus fin maïtois.

Un jeune prédicateur Méthodiste, prêchant devant une nombreuse assistance avait pris pour sujet de son discours ces mots de la Bible où il est dit que "dix vierges allèrent à la rencontre de l'épouse." "Mais il faut bien remarquer, ajouta-t-il, en développant son texte, que parmi ces dix vierges il y avait cinq vierges mâles et cinq vierges femelles, qui marchaient bras-dessus, bras-dessous, comme nous faisons dans de semblables circonstances." Ces paroles furent débitées avec un tel aplomb, une telle désinvolture que tout l'auditoire les laissa passer sans rire, comme il en avait fait pour toutes les autres.

*** UNE QUERELLE A PROPOS DU LÉVIATHAN.

Un modeste paysan, homme fort sensé, se promenait sur une place publique, admirant tout ce qui s'offrait à ses regards. Il rencontre une ancienne connaissance qu'il avait faite jadis au village; cet ami était devenu depuis peu un de ces certains prétentieux qui croient savoir tout, lisent les journaux et fument la cigarette. Le bonhomme vole à sa rencontre, et malgré la répugnance du dandy, lui serre la main, l'appelle son ami et lui demande des nouvelles:

"Des nouvelles! dit le citadin avec importance, elles sont rares dans le moment. Vous savez cet énorme Léviathan, le roi des mers?"

"Vous dites, Monsieur, que l'énorme Lévi attend le roi des mers? Ça vaut la peine, ça! Va-t-il lui en faire une réception!... mais est-il bien énorme ce Lévi. Et ce roi des mers, je ne connais pas ça moi."

"Mon ami, dit le dandy, vous me faites perdre mon temps. Quand on n'en sait pas plus long que vous, on n'arrête pas ainsi dans la rue les gens comme moi."

UN GOURMET ET SON COMPÈRE.

Un gourmet invite un de ses amis à prendre un repas chez lui, lui disant pour l'attirer qu'il a un plat nouveau à lui présenter. L'ami s'y rend plein de joie: on ajoute même qu'il avait jeûné le matin afin de pouvoir faire plus d'honneur au festin. On se met à table, l'hôte se sert le premier et passe un plat vide, "Tiens, lui dit-il, voilà un nouveau plat: tu ne l'as jamais vu sur ma table, car j'en ai fait l'appoint hier."

On ne dit pas si l'autre se contenta de cette explication.

Modelé de style épistolaire.

Nos lecteurs désormais pourront étudier ailleurs que dans Mde. de Sévigné le style épistolaire, en lisant attentivement l'épître qui va suivre: c'est un chef-d'œuvre de goût et d'insinuation.

Un ancien étudiant s'adresse au supérieur d'une maison d'éducation pour le prier de vouloir bien l'accepter comme professeur dans l'établissement. Le lecteur pourra lui-même juger si le *pétitionnaire* était bien digne d'obtenir ce qu'il désirait:—

O très-vénéral Père,

"Vous dont les talents octogénaires peuvent distribuer de la science à des esprits nombreux et contemporains; ô vous! dis-je, dont la poitrine ne renferme un cœur que pour battre envers les mortels malheureux; c'est donc à vous, comme à une source abondante de grâce et de faveur, que j'ose présenter les humbles connaissances de mon fragile génie, afin de les distribuer aux jeunes et brillants talents qui fleurissent sous votre tutelle comme la rose vermeille s'épanouit à l'ombre d'un arbre épineux.

"Il n'y a encore qu'un moment je figurais bien tristement (car mon cœur était noyé de larmes humides!) parmi les savants élèves d'un collège, puissant distributeur de science en Canada: mais des dissensions de famille m'en ont fait sortir, hélas! Je suis obligé de traîner une vie languissante tandis que mon âme avide ne trouve de félicité que dans la science et la littérature. Je viens donc m'adresser à vous, car votre renommée, rapide comme un vent glacial qui balait les campagnes et étoune le laboureur penché sur sa charrue recourbée, s'est déjà fait connaître de moi, et je sais que, de même que votre cœur est un écoulement de grâce et de faveur, ainsi votre connaissance creusée par l'étude des sciences, nous permet en même temps de

"diriger dans le chemin fleuri de la littérature une nombreuse collecte de jeunes gens et de leur distribuer une trop abondante rosée de science. C'est dans cette vue que j'ai l'insatiable audace de présenter mon individu devant vos yeux paternels, afin de pouvoir devenir le professeur d'un petit troupeau de jeunes garçons que je conduirai au gras pâturage de la science et qui maintenant fatiguent vos vieux ans, en même temps que je recueillerai soigneusement dans l'enceinte de mon esprit les traits de votre savoir que vous me donnez.

"Pénétré du plus profond respect, je m'adresse à vous, comme si je prétendais, dans ma confiance aussi vaste que l'Océan, me lancer dans les profondeurs d'un abîme de miséricorde.

"Faites-moi donc savoir au plus tôt ce que vous déciderez dans vos décrets pénitents, car il me tarde de tomber sous votre gouvernement si tendre et si paternel. Consultez les douceurs infinies de votre cœur magnanime, et dites ce que vous osez faire d'un enfant que les dissensions de famille, c'est-à-dire la trop grande pauvreté d'une tendre mère, retiennent loin de la fontaine limpide de connaissances qui rendent illustre votre tête blanchie par les années des siècles.

"Veuillez me recevoir avec votre tendresse accoutumée, sous la tutelle de votre cœur toujours paternel."

"Je suis de votre vénération,
le fils toujours dévoué."

"J.....N....."
(Communiqué)

Cette lettre est authentique, qualité qui, jointe aux autres qu'elle a, lui mérite l'attention de ceux qui veulent se perfectionner dans le genre épistolaire.

M. L. M. Darveau et un Correspondant du Fantastique.

Il y a des gens (et parmi ceux-là beaucoup des correspondants des Journaux,) qui, pourvu qu'ils écrivent, s'inquiètent peu des règles de la politesse. Ils semblent oublier le devoir que les ennemis (politiques bien entendu) observent entre eux; si la bienséance est de mise quelque part, ce doit être surtout dans les journaux, mais malheureusement, il y en a qui s'en occupent fort peu. Le Fantastique est un peu de ceux-là, et son correspondant "Un citoyen du Faubourg St. Jean" l'est tout entier. En effet ce "citoyen" ne laisse guère à dire aux eu-

vieux sur le compte de M. Darveau. Pourquoi avoir feuilleté les *registres baptismaux*? pour prouver que M. Darveau est un républicain? belle preuve; pourquoi avoir questionné celui-ci celui-là (car le correspondant avoue qu'il a été aux enquêtes) sur la jeunesse et l'éducation de M. D.? pour montrer que son enfance prédisait la lecture sur la *Nationalité Canadienne*? belle prédiction aussi; pourquoi? c'est peut-être pour nuire à M. D., car il y a des gens qui trouvent dans des frivolités des moyens de faire tort; c'est là la pensée d'un "citoyen" elle dénote une haine quelque peu ridicule. Mais toutes ces accusations (je crois que dans l'esprit du correspondant ce mot est synonyme, de tout ce bavardage *fantastique*) sont des futilités qui démontrent plus un enfant qu'un homme raisonnable.

Nous attachons plus d'importance aux phrases telles que celles-ci :

"Voltaire qui fut aussi lui un *sans-culotte*, eut un sort pareil, (à M. Darveau.)" Nous croyons que le correspondant se trompe sur le sens attaché généralement à l'épithète *sans-culotte*, car il n'aurait pas dit de Voltaire, que c'était un sans-culotte, et à plus forte raison, il ne l'aurait pas attribuer à M. D.

Cette autre phrase a quelque chose de si insultant, de si grossier (pour ainsi dire) qu'il nous répugne de la reproduire,

"On peut dire de M. Darveau ce que j'ai entendu dire en effet: *qu'il a une tête de mule et l'esprit d'un démon*. C'est bien possible, mais la finesse quand on veut en passer les bornes rend un homme bien "bête."

Nous ne commenterons pas ce passage, il se recommande de lui-même.

Ce n'est pas tant la défense de M. Darveau que nous avons entrepris en écrivant ceci que celle de l'honnêteté et de la politesse que les hommes publics se doivent les uns aux autres. Personne plus que nous n'est éloigné des idées énoncées par M. D. sur le clergé, les riches, &c., mais aussi nous tenons à ce que les journaux cessent de publier de telles correspondances. Sans doute que notre opinion n'est pas d'un grand poids, mais nous faisons notre devoir.

Nous ne savons pas à qui attribuer le Nota Bénédicte final de la correspondance; si c'est à l'auteur, c'est un peu fanfaron que de vouloir écraser les gens ainsi, si c'est aux rédacteurs du *Fantastique*, c'est pas mal *fantastique*.

N. B.—Nous avertissons nos correspondants que leurs écrits ne doivent pas être dans le genre de celui que nous venons de

signaler, car il est très probable qu'ils venteront le panier, le *cimetière des Innocents*, comme dit le *Fantastique*.

Variétés.

LE ROSSIGNOL.

En Chine, vous devez bien le savoir, l'empereur est un Chinois, et tous ceux qui l'entourent sont aussi des Chinois. Il y a bien des années, hâtez-vous donc d'écouter cette histoire qui sera bientôt oubliée, le château de l'empereur était le plus magnifique du monde, tout entier de porcelaine si précieuse, si fragile, si délicate, qu'il fallait prendre bien garde d'y toucher. Dans le jardin, on voyait les fleurs les plus merveilleuses; les plus belles portaient de petites clochettes d'argent qui sonnaient toutes les fois que quelqu'un passait, pour qu'il n'oublât pas de regarder les fleurs. Oui, tout ce qu'il y avait dans le jardin de l'empereur était bien joliment disposé, et ce jardin s'étendait si loin, que le jardinier lui-même n'en avait jamais vu le bout. En avançant toujours, on arrivait dans une forêt superbe, remplie d'arbres élevés et coupés de laes; cette forêt s'étendait jusqu'à la mer, qui était sur les bords mêmes, bien bleue et bien profonde. De grands navires pouvaient aborder presque sous les arbres. Un rossignol avait établi sa demeure dans une de ces branches suspendues au-dessus des flots; il chantait si délicieusement que les pauvres pêcheurs, préoccupés pourtant de bien d'autres choses, s'arrêtaient pour l'écouter pendant la nuit, au lieu de marcher pour retirer leurs filets.

"Ah Dieu! que c'est beau!" disaient-ils. Cependant ils étaient obligés de songer à leur travail et de renoncer aux chants de l'oiseau; mais la nuit suivante, ils s'arrêtaient de nouveau et s'écriaient encore: "Ah Dieu! que c'est beau!"

De tous les pays du monde, les voyageurs se dirigeaient vers la ville de l'empereur. Tous en étaient émerveillés, ainsi que du château et du jardin: mais lorsqu'ils avaient entendu le rossignol, ils disaient tous: Voilà ce qui est le plus prodigieux!

Et les voyageurs, à leur retour, racontaient toutes ces merveilles, et les savants composèrent des ouvrages sur la ville, le château et le jardin. Aussi le rossignol ne fut point oublié; il eut même la meilleure part, et ceux qui savaient faire des vers écrivirent de brillants poèmes en l'honneur du rossignol de la forêt, qui chantait près du grand lac.

Ces livres se répandirent, et quelques-uns arrivèrent jusqu'à l'empereur. Il prit alors

une chaise d'or et se mit à les lire. A chaque instant il hochait la tête, tant il était ravi de ces magnifiques descriptions du château, de la ville et du jardin. Mais le rossignol est sans contredit ce qui est le plus prodigieux! voilà ce que disait le livre.

Qu'est-ce donc? dit l'empereur; le rossignol? Je ne connais pas. Il se trouve donc un pareil oiseau dans mon empire et même dans mon jardin? Je n'en ai jamais entendu parler, et ce sont les livres qui me l'apprennent!

Puis il appela son aide de camp. Celui-ci était tellement fier, que toutes les fois qu'un inférieur osait lui adresser la parole, il ne daignait jamais répondre que "Peuh!" ce qui n'a pas grande signification.

"Il doit y avoir ici un oiseau très curieux qu'on appelle rossignol, dit l'empereur; on dit que c'est ce qui est le plus beau dans toute l'étendue de mon empire. Pourquoi personne ne m'en a-t-il parlé?"

—Je n'en ai jamais entendu parler moi-même, répondit l'aide de camp. Il n'a jamais eu l'honneur d'être présenté à la cour.

—Je veux qu'on me le présente ce soir et qu'il chante devant moi, dit l'empereur. Tout le monde connaît les trésors que je possède, et moi je ne les connais pas.

—Je n'en ai jamais entendu parler, reprit l'aide de camp, mais je le chercherai et je le trouverai."

Mais où le trouver? L'aide de camp monta et descendit tous les escaliers, traversa les corridors et les salles, interrogea tous ceux qu'il rencontra, mais personne n'avait entendu parler du rossignol.

Il retourna donc auprès de l'empereur et dit que les gens qui avaient écrit cela dans leurs livres avaient sans doute voulu faire un conte. "Votre Majesté Impériale ne peut pas s'imaginer tout ce qu'on s'amuse à écrire. Ce ne sont partout qu'inventions et qu'fantasmagories."

—Mais le livre où je l'ai lu, dit l'empereur, m'a été envoyé par le puissant empereur du Japon, et par conséquent il ne peut renfermer de mensonge. Je veux entendre le rossignol; il faut qu'il soit ici ce soir: je lui accorde ma haute faveur; et, s'il ne vient pas, j'ordonne que l'on marche sur le ventre de tous les courtisans, quand ils auront soupé.

—Tsing-pé!" dit l'aide de camp, et il recommença à monter et à descendre les escaliers, et à traverser les salles et les corridors et la moitié des courtisans le suivirent, car ils n'avaient point la moindre envie qu'on leur marchât sur le ventre.

(A Continuer.)

Poésie.

LES JOUR DE MON ENFANCE.

Oh ! que le ciel est pur dans les jours de l'enfance !
Le gazon est plus vert, la fleur a plus d'odeur,
Tout s'offre à nos regards imbibé d'espérance,
Tout est prisme à nos yeux, et charme à notre cœur.
Chaque saison nouvelle apporte en abondance,
La joie à nos esprits, le désir à nos sens,
Plus tard reverrons-nous jamais plus beau printemps !
Oh ! que le ciel est pur dans les jours de l'enfance !

Oh ! que l'espoir est grand dans les jours de l'enfance !
Notre corps est débile, et parfois dans nos jeux,
Nous tombons épuisés ; mais pleins d'exhilarance,
Nous reprenons bientôt nos cris, nos chants joyeux !
Des peines de la vie ignorant l'existence,
Nous fêtons le présent que nous semons de fleurs ;
Pour nous peu de chagrins, pour nos yeux peu de
leurs ;

Oh ! que l'espoir est doux dans les jours de l'enfance !
Qu'ils sont charmants et doux " les jours de mon
enfance ! "

Quelle douce magie ils font naître en mon cœur ;
Qu'ils sont tristes et gais, en eux que la puissance
Pour éveiller soudain un passé de bonheur !
Mais las ! Le souvenir ne vaut pas l'espérance !
L'âge a déteint sur moi, je ris plus gravement,
Pour moi l'oiseau des bois chante moins bien... Pour-
tant
Qu'ils sont charmants et doux " les jours de mon
enfance ! "

Restez mes bien-aimés, ô jours de mon enfance !
Comme on quitte un ami, je vous quitte à regret,
La nuit descend obscure, éclairez ma souffrance.
Et sur mes derniers jours jetez un doux reflet.
Ah ! si du créateur j'avais l'omnipotence,
Je reviendrais vers vous... Tel un navigateur
Se plaît à remonter un rivage enchanteur !
Restez mes bien-aimés, ô jours de mon enfance !

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Littérature.

Le Vendredi.

Un de nos amis, le comte Albert de P*** vient de quitter Paris pour se rendre à Ravenne par la voie de mer, c'est-à-dire par Lyon, Marseille, Gênes, Livourne, Florence et Bologne.

Quelques jours avant son départ, l'idée lui vint de réunir quelques intimes autour d'une table à thé ; nous étions du nombre. Vers la fin de la soirée, le comte nous déclara son intention de se mettre en route le vendredi suivant. — Une discussion s'engagea aussitôt sur la question de savoir si le vendredi était un jour calomnié ou réellement funeste, innocent ou coupable, sournois ou bonhomme.

Le résultat de la discussion fut que le comte, auquel il eût été parfaitement indif-

férent de retarder son voyage ou de l'avancer d'un jour ou deux, se trouva engagé d'honneur à partir au jour dit, sous peine de se voir soupçonné de faiblesse ou de crédulité.

De Paris à Lyon, les choses allèrent comme sur des roulettes. Mais de Lyon à Avignon, la veine changea ; le bateau du Rhône, trop chargé, fut plusieurs fois sur le point de sombrer et ne toucha Avignon que vers minuit au lieu de quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire après le départ du dernier convoi pour Marseille. De sorte que notre ami arrivé à Marseille le lendemain par le premier convoi sur les onze heures du matin, ne put profiter du paquebot de l'Etat qu'il trouva parti depuis une heure. Forcé lui fut d'abord de perdre un jour à se promener sur la *Cannebière* le port et le cours *Bonaparte* : puis de s'embarquer le lendemain sur un paquebot marchand d'assez médiocre apparence.

De Marseille à Gênes, le trajet est ordinairement de seize à dix-huit heures ; cette fois, grâce à la mer très agitée et aux vents contraires, le trajet fut de cinquante-deux heures. De Gênes à Livourne, le bâtiment assailli la nuit par une effroyable tempête, courut les plus grands dangers ; notre ami, réveillé en sursaut par les éclats de la foudre, se précipita sur le pont, où il eut le plaisir de jouir d'un spectacle assez pittoresque, celui de l'équipage agenouillé et priant Dieu sous le feu des éclairs. Enfin, quand il entra dans le port de Livourne, le malheureux paquebot avait ses tambours crevés, sa machine cassée et sa voilure en charpie ; il avait mis quarante heures à opérer une traversée qui exige au plus dix heures, tempête à part.

Arrivé à Florence, l'imprudent voyageur commença par s'installer dans un lit de l'hôtel Augier, où il fit un somme de seize heures, ce qui lui donna le temps de manquer la diligence de Florence à Bologne. Bref, après s'être vu forcé de se rendre de Bologne à Ravenne en patache, faute d'avoir pu réussir à se placer dans la diligence qui va à Come par *Faenza*, et qu'il trouva encombrée de marchands attirés par la foire de *Sinaglia* ; notre pauvre ami, harassé, moulu, parvint enfin à revoir ses pénates. Seulement, en gravissant les degrés du vieux palais Rasponi à Ravenne, il se promit solennellement de ne plus jamais rien entreprendre le *vendredi* ; tout porte à croire qu'il sera fidèle à cette promesse.

Un de nos collaborateurs s'étant avisé de quitter Paris un *vendredi* se dirigeait tout

récemment vers sa terre natale, quant l'idée lui vint de faire un détour et de s'arrêter quelques heures à Dijon pour s'enquérir d'un ancien camarade de collège, d'un *copin*, d'un *faisant* perdu de vue depuis longues années. Notre ami, qui voyageait avec sa femme, s'arrêta donc à Dijon où il jeta l'ancre à la *Cloche-d'Or*.

Après dîner, le voyageur se mit à la recherche de son *faisant* et parvint à le surprendre au nid.

— Eh ! bonjour, lui dit-il en lui tendant la main, quel plaisir de vous revoir.

— Monsieur, répondit le *faisant* dijonnais, je n'ai pas l'honneur de . . .

— Comment, reprit notre ami, vous ne reconnaissez pas votre vieux condisciple, le neveu de l'excellent censeur ?

A ces mots de condisciple et de censeur, une affreuse idée traversa l'esprit du provincial ; il se vit immédiatement sous le coup d'un souper (ou soupe à Dijon) à offrir sur l'heure, et peut-être même d'un prêt d'argent à consentir le lendemain matin, à l'heure de adieux ; son parti fut bientôt pris.

— Monsieur, répondit-il, je n'ai pas le plaisir de vous remettre ; quant au censeur, je ne sais même pas si nous avons le bonheur d'en posséder un, et d'ailleurs j'étais externe. Enfin, je viens de faire une absence de quinze jours et ne suis de retour que depuis hier ; j'ai bien l'honneur . . .

Notre ami fut au moment de s'écrier :

— Rassurez-vous, j'ai soupé, j'ai arrêté un lit, et je n'ai pas la moindre intention de vous emprunter dix francs.

Mais il préféra tourner le dos à cet hospitalier *faisant*, et reprendre le chemin de la *Cloche-d'Or*, un peu confus, un peu humilié d'avoir cru à la puissance de certains souvenirs, mais trop juste pour ne pas attribuer son échec à l'influence du *vendredi*.

Il en est du vendredi comme de beaucoup d'autres superstitions dont il est de mode aujourd'hui de rire beaucoup ; bien des gens qui affectent de s'en moquer, sont les premiers à l'observer. Nous connaissons pas mal d'esprits forts qui n'ont jamais pu guérir de cette faiblesse. Il est vrai que les esprits forts sont des gaillards qui rejettent le christianisme pour admettre à sa place toute espèce de ridiculités, et trouvent plus facile de croire en Saint-Simon, Fourier et l'abbé Châtel que de croire en Jésus-Christ. Ils ont pratiqué tant d'impies qui se réconcilient à l'heure où la force de pêcher et d'insulter Dieu va leur manquer.

RENÉ DE ROVIGO.

Tribunaux.

JE VOUS LA SOUHAITE.—Le 1er janvier 1857, M. Adolphe entra chez M. Giromeau. —Bonjour, père Polichinelle, ça va bien ? — Pourquoi donc m'appellez-vous toujours père Polichinelle ? — Parce que vous en vendez et que vous roulez assez agréablement votre bosse. — Ma bosse ! ma bosse ! — Manière de dire, mon vieux, ça signifie que vous faites votre pelote... et puis, entre amis, ça se dit. — Oui, oui, je ne me fâche pas ; est-ce que vous venez faire une emplette ? — Oui, père Polichinelle ; mais d'abord je vous la souhaite, à vous et à Mme. votre épouse, à votre mioche et à votre petit chien ; ils vont tous bien ? Mon petit chien est enrhumé. — Ah ! et votre femme ? — J'ai eu tort de la sortir l'autre jour par le brouillard. — Vous avez un cœur excellent, père Polichinelle ; on écrira sur votre tombe : Bon père, bon époux, excellent garde national... Dites donc, j'ai besoin d'un joujou pour la petite sœur d'une demoiselle à qui que j'ai envie d'accorder ma main... Si je lui offrais une mère Gigogne ? — Offrez-lui en une, je veux bien. — Mais je veux une mère Gigogne cossue. — En voilà une qui coûte 28 francs, vous va-t-elle ? — Oui, je la prends, mais je ne vous la paie pas. — Ah ! ben si, faut me la payer. — Comment, père Polichinelle, les amis ne sont plus des amis ! — Dam, si je donne ma marchandise pour rien, je ne ferai pas ma pelote, comme vous dites. — Mais soyez donc tranquille, ce n'est qu'un crédit que je vous demande : mon argent s'est changé en chocolat, mais je vous la paierai de dimanche en huit. — Ah ! c'est différent alors, prenez-la, mais ne m'appellez plus père Polichinelle, hein, ça me fait du tort auprès des dames. — Soyez tranquille, père Polichinelle, je ne vous appellerai plus comme ça.

M. Adolphe s'en va. La semaine se passe, le dimanche arrive, et il ne paie pas les 28 francs de la mère Gigogne. Le mois s'écoule, le suivant aussi, et M. Giromeau réclame en vain.

— Est-il drôle, ce père Polichinelle ! disait M. Adolphe ; il a l'air de croire qu'on veut lui faire perdre son argent.

Les douze mois se passent ainsi, et le 1er janvier 1858 arrive. M. Adolphe se présente chez M. Giromeau. — Bonjour, père Polichinelle, je vous la souhaite. — Ne m'appellez donc pas père Polichinelle, les demoiselles me rient au nez maintenant à cause de vous, ma femme elle-même me tourne en ridicule. — Et votre petit chien... Il n'est pas en-

rhumé ; Non, monsieur, il n'est pas enrhumé, et il ne dit pas de sottises aux gens ; il n'est pas mordant comme vous. — Allons, bons, v'là que vous vous fâchez !... Vous faites des mots, ce n'est plus drôle... Calmez-vous, je ne vous donnerai plus de surmon, père Polichinelle. — A la bonne heure... que voulez-vous ? — Les affaires vont bien cette année, hein ? le joujou se débite ferme ? — Pas mal, il y a de meilleures pratiques que vous — C'est ce qui vous trompe, car je viens vous faire un achat, j'ai besoin d'un cheval à basculé pour le fils d'un monsieur qui doit me recommander dans une affaire. — Vous le faut-il beau ?.. tenez, en v'là un de 35 francs... avec 28 que vous me devez, ça fera 63 fr. — Très bien, je vous les paierai de lundi en quinze. — Non non, j'en ai assez, vous aurez ni cheval, ni âne, monsieur. — Vous plaisantez, père Polichinelle. — Ne m'appellez pas père Polichinelle, je suis plus droit que vous ! — Bah ! c'est donc pas une bosse, ça ? — Et M. Adolphe frappe sur le ventre de M. Giromeau. — Pour le coup, celui-ci s'insurge, il se fâche tout rouge. M. Adolphe s'en va, et quand il est au milieu de la rue, il cria de toute la force de ses poumons : Adieu, père Polichinelle, bien des choses à votre petit chien. *

M. Giromeau, pour se venger a cité M. Adolphe devant la justice de paix ; il réclame les 28 francs qu'il a attendus pendant un an.

M. Adolphe promet de s'exécuter dans un mois, et offre un billet : " au février prochain, je paierai au père Polichinelle, etc." mais il est condamné à payer dès le lendemain.

Mélanges.

EXTRAIT DU JOURNAL POUR TOUS.

— Le comte Alfred d'Orsay était un soir à l'Opéra de Londres avec lady Flenington, lorsqu'il vit entrer dans la salle miss Landon, autre célébrité littéraire, coiffée d'un bonnet écossais de velours noir, que surmontait une plume. " Regardez donc miss Landon, s'écria-t-il ; elle a son encrier sur la tête, avec sa plume dedans."

— Le fameux Duval, bibliothécaire de l'empereur François Ier, répondait souvent aux questions qu'on lui faisait : " Je n'en sais rien." Un ignorant lui dit un jour : " L'empereur vous paye pour le savoir. — L'empereur, répliqua-t-il me paye pour ce que je sais. S'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire n'y suffiraient pas."

— Avant la campagne de 1693, Louis XIV eut un entretien avec M. de Catinat sur les dispositions nécessaires pour cette campagne ; il lui dit ensuite : " C'est assez parler de mes affaires ; en quel état sont les vôtres ? — Sire, répondit M. de Catinat, grâce aux bienfaits de Votre Majesté, j'ai tout ce qu'il me faut. — Voilà, dit le roi, le premier homme de mon royaume qui tienne ce langage."

— Le sang-froid du général Custine dans le combat était admirable. Un de ses aides de camp, Baraguey-d'Hilliers, lui lisait une dépêche pendant que ces soldats se battaient. Une balle siffla et perça entre les doigts de l'aide de camp la lettre déployée. Baraguey-d'Hilliers s'arrêta et l'observa. " Continuez, lui dit Custine, c'est tout au plus un mot que la balle aura emporté."

— Avant que Roquelaure fût duc, un jour qu'il pleuvait à verse, il dit à son cocher de le conduire au Louvre, où il n'était permis d'entrer qu'aux ambassadeurs, aux princes et aux ducs. Quand la voiture arriva à la porte, on demanda : " Qui est-ce ? il répondit : C'est un duc. — Quel duc ? demanda la sentinelle. — Celui d'Epéron, répondit-il. — Lequel ?" Roquelaure répondit : " Le dernier mort." Là-dessus, on le laissa entrer. Craignant ensuite qu'on ne lui en fit une affaire, il alla droit au roi : " Sire, lui dit-il, il pleut si fort, que je suis entré en carrosse jusqu'à votre escalier." Le roi se fâcha. Quel est, demanda-t-il, le sot qui vous a laissé entrer ? — Encore plus sot que vous ne pensez, sire, car il m'a laissé entrer sous le nom du duc d'Epéron, dernier mort. Cela fit cesser la colère du roi et le fit rire de bon cœur.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant dix shillings payables d'avance. A raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

On pourra se procurer des exemplaires chez M. Lamoureux, imprimeur, qui recevra tous les abonnements.

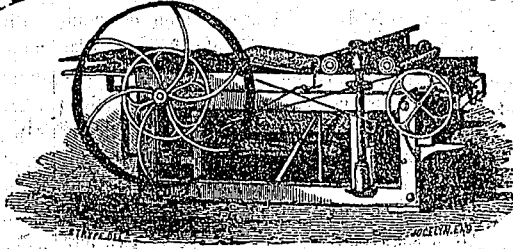
TARIF DES ANNONCES.

1ere insertion, par ligne..... 8d
Chaque insertion subséquente, par ligne... 1d
Toutes les correspondances ou autres écrits devront être adressées à M. Lamoureux et francs de port.

Tous les correspondants devront donner leurs noms aux rédacteurs.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer le journal en s'adressant par écrit ou autrement à l'imprimerie, en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX



RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

Le soussigné prend la liberté d'annoncer au public en général, qu'ayant augmenté son établissement d'un assortiment considérable de

Caractères Uni et de Fantaisie,

Est maintenant prêt d'entreprendre toute

SORTE D'OUVRAGE,

TEL QUE

BLANCS DE TOUTES SORTES; CARTES D'AFFAIRES, DE VISITES, DE BAL,
DE NOCES, ET AUTRES; GRANDE ET PETITES AFFICHES; BLANCS
DE DOUANE; CIRCULAIRES; CHEQUES DE BANQUE ET
AUTRES; CATALOGUES; ETIQUETTES DE
TOUTES SORTES; PAMPHLETS;
Etc., Etc. Etc.

Aussi, tout ce qui s'exécute dans

L'ART TYPOGRAPHIQUE,

DEPUIS

LA PLUS PETITE CARTE JUSQU'AU PLUS GRAND PLACARD,

→ Tout ouvrage sera livré au temps promis, et sera de la meilleure
main-d'œuvre,

ET AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.